



ANNE B. RAGDE

# La Tour d'Arсениc

roman

Traduit du norvégien  
par Jean Renaud

Par l'auteur de  
*La Terre des mensonges*



# *La Tour d'arsenic*



Anne B. Ragde

*La Tour d'arsenic*

Roman traduit du norvégien  
par Jean Renaud

Jean-Claude Gawsewitch Éditeur

Titre original: *Arsenikktarnet*

© 2001, Tiden Norsk Forlag

Ouvrage traduit avec le concours de Norla

ISBN: 978-2-35315-136-3

Tous droits réservés

© Balland Editeur, 2011

130 rue de rivoli

75 001 Paris

– Regarde-moi! dit grand-mère. Dis-moi ce que tu vois!  
– Ma grand-mère, je vois ma grand-mère, répondis-je après un silence qui ne consistait pas à apprécier ce que je voyais, mais ce que je devais répondre.

*Je vois ma grand-mère.*

– Exactement, rétorqua-t-elle. Et là tu te trompes, ma petite Therese chérie.





## PREMIÈRE PARTIE

*Paix à ton âme!  
Nous ensevelirons  
Ta poussière dans l'amour.*

ELITH REUMERT.



« *À ma petite Therese chérie* », avait écrit ma grand-mère sur un bout de papier blanc attaché à une montre en or. Celle-ci se trouvait dans le tiroir de la table de nuit, le papier était fixé à la chaîne à l'aide d'un élastique. Le cadran était joliment bordé de nacre, mais le verre était cassé et la montre s'avéra en définitive ne pas être en or. J'y cherchai ensuite un poinçon, en vain.

Les mots étaient tracés à l'encre vert marine. La montre était l'un des deux objets qu'elle me destinait, à moi et personne d'autre. L'élastique était rouge et friable. Toutes ses affaires étaient garnies d'élastiques, on aurait dit qu'elle les avait soigneusement ficelées en vue d'un long voyage ou d'un déménagement. Nous trouvâmes des élastiques y compris autour de petits bocaux aux couvercles fermés, comme pour en maintenir le *verre* même. J'imagine ses longues mains ridées, pareilles à des griffes, au vernis à ongles rose écaillé, enrrouler les élastiques autour des bocaux – ce qui n'avait aucun sens – et j'entends le silence de mort qui l'entoure ce faisant.

Ce fut dans le prolongement de ce silence que ma mère me téléphona pour m'annoncer la nouvelle :

*La Tour d'arsenic*

– Maman est morte.

Puis elle se mit à rire. Longuement. Un rire sonore et rude, entrecoupé de respirations.

– Grand-mère est morte ?

– Oui ! Ce n'est pas formidable ?

Le petit Stian était à côté de moi, une feuille de papier hygiénique à la main, j'allais tout juste lui moucher le nez.

– Grand-mère est morte ? s'écria-t-il.

– Non, pas ta grand-mère, dis-je. La mienne. La mère de ta grand-mère.

Je coinçai le combiné entre mon menton et mon épaule et entrepris de le moucher, appuyant sur une narine, puis l'autre. Il souffla deux fois de chaque côté, une collaboration entre son nez et mes doigts qui se passait de commentaires. Après quoi il s'éclipsa par la porte de la véranda en courant sur ses jambes minces et bronzées avec force mouvements de coudes.

– Je comprends que tu sois contente, maman.

– Oui. Je suis si heureuse, Therese ! Je... et Ib tout pareil. C'est lui qui m'a appelée. On est tellement... tellement... Et tu vas pouvoir m'accompagner à Copenhague ! On va enfin examiner la maison de fond en comble, regarder dans les placards et tous les tiroirs. C'est fantastique, Therese !

– Je n'ai pas les moyens de m'offrir un voyage à Copenhague ces temps-ci, maman.

– Je paierai pour toi. Ça te fera presque des petites vacances ! Et Ib n'a jamais vu Stian ! Mon Dieu, c'est super...

Elle se remit à rire, un fou rire de petite fille qui me coupait le souffle. Le bas des grands rideaux à la porte de la véranda oscillait, comme toujours sous l'effet de la brise de fin d'été, c'était le propre de tous les rideaux de tous les temps. Je fondis

## *La Tour d'arsenic*

en larmes, mais veillai à ce que ma mère ne s'en rende pas compte.

– Tu paieras pour moi? Vraiment?

– Mais oui. On va avoir *la maison*, Therese! Ça ira.

Je l'avertis que je ne pourrais pas passer la voir ce soir-là, que c'était impossible, que je n'avais pas de baby-sitter. Elle ne broncha même pas, déclara qu'elle allait déboucher une bouteille de vin, s'installer dans le coin ensoleillé de sa véranda et fêter ça.

Après lui avoir dit au revoir, je restai assise, immobile, devant la table du téléphone. Je mis mes mains sur mes genoux et les contemplai. Pendant combien d'années avais-je eu la possibilité de décrocher et de composer le numéro de grand-mère? Ou de lui écrire une lettre? Ou d'aller la voir? J'avais quitté la maison depuis neuf ans. Neuf ans au cours desquels j'aurais pu rejeter ma loyauté envers ma mère. Ou en tout cas lui cacher ce que je faisais. Mais grand-mère n'aurait pas résisté. Pas résisté à faire montre de son triomphe. Elle m'aurait agitée sous le nez de ma mère comme un trophée.

Stian n'y pensa plus jusqu'à ce qu'il regarde les émissions pour enfants à la télé et assiste à l'enterrement d'un chat mort. Il éclata en sanglots et dit :

– Tu es toute triste, maman.

– C'est pour ça que tu pleures?

– Grand-mère n'est pas morte?

– Non. Elle vit exactement comme d'habitude. Et tu sais, on va aller à Copenhague avec elle. Toi, moi et grand-mère. Copenhague, c'est au Danemark.

– Là où grand-mère a habité quand elle était petite?

## *La Tour d'arsenic*

- Oui, c'est ça.
- Là où sa maman est morte?
- Oui.
- On va la voir? Même si elle est morte?
- Je ne sais pas. Je ne crois pas. Tu voudrais?
- Est-ce qu'elle est toute blanche et recroquevillée?
- Elle est sûrement allongée sur le dos.
- Le chat mort, il était en boule. Pas sur le dos.
- Les animaux sont rarement sur le dos. C'est parce qu'ils marchent à quatre pattes. Les gens ont deux jambes, c'est pour ça qu'ils se couchent sur le dos.

J'avais beau ne pas voir le rapport à ce moment-là, ça me paraissait aller de soi. Et Stian se contenta de la réponse. Sa petite main brunie reposait sur l'accoudoir du fauteuil dans lequel il était assis. Il n'en avait pas conscience. Pour lui, c'était normal que sa main soit vivante, qu'elle l'attende jusqu'au moment où il déciderait d'en faire autre chose.

- Tu ne vas pas mourir, toi, maman?
- Non, tu es fou? Jamais. Maman sera toujours là.

Je m'attendais à ce qu'il me demande de coucher dans mon lit cette nuit-là, mais non. Je me serais volontiers consacrée pleinement à lui, j'aurais participé à son sommeil, écouté les battements de son cœur, regardé ses paupières trembler en rêvant. Au lieu de ça, je restai seule dans le noir, la honte occultait tous mes bons souvenirs de grand-mère. Les yeux secs, dans l'obscurité, je ressentis une chaleur surprenante sous ma couette. C'était celle de mon propre corps et je ne la contrôlais pas. J'allais enfin avoir le droit d'aller chez elle.

Je savais que Stian se souviendrait de ce voyage le restant de ses jours, qu'il s'en souviendrait d'une tout autre façon que moi. Je fus témoin de ses réactions apparentes; *lui*, il était en possession de son petit corps, qui allait de ses mèches de cheveux à la semelle de ses chaussures. J'eus ma version du cours des événements, il eut la sienne. Chacune à sa manière, nos histoires s'éloignaient de la réalité et en étaient le reflet. Ainsi ma grand-mère était-elle différente de la mère de ma mère. Ainsi mon amour pour elle existait-il, tout à fait incompréhensible pour les autres, sauf peut-être mon grand-père.

Maman avait les yeux brillants de fièvre, elle riait fort à tout bout de champ et fut prise de panique à l'aéroport de Fornebu parce que nous avions oublié les passeports, jusqu'à ce qu'elle réalise que nous allions simplement au Danemark. Elle s'excusa en disant qu'elle avait l'impression de partir pour beaucoup plus loin que Copenhague. Tandis que nous faisions la queue à l'enregistrement, elle regarda Stian qui cherchait à lui donner la main. Je me souvins que je faisais la même chose quand j'étais petite, mais je savais qu'elle lui prenait la sienne d'une tout autre façon qu'elle avait jamais pris la

## *La Tour d'arsenic*

mienne. Et j'étais soudain heureuse d'avoir un fils et non une fille ; heureuse que ce ne soit pas une future mère que j'aimais et élevais, mais un père. Et, ne sachant rien des pères, jamais je ne risquerais de ternir ce rôle à ses yeux.

Nous trouvâmes nos sièges et attachâmes nos ceintures. Je fermai les yeux et j'eus tout à coup le sentiment d'avoir six ans, habillée de neuf pour les vacances, ma poupée Liv dans une toute petite valise rouge en carton, en route vers une grand-mère bien vivante. L'hôtesse de l'air prenait soin de la fillette qui voyageait seule, lui souriant pour la rassurer et promettant que, dès que l'appareil aurait atteint son altitude de croisière, elle aurait le droit d'aller auprès du commandant de bord regarder tous les boutons et toutes les lumières, et constater que même les gros avions avaient des essuie-glaces.

En rouvrant les yeux, je vis que Stian construisait un avion en Lego sur sa tablette. On lui avait donné de la limonade, des autocollants et un pin's SAS à épingle sur son blouson. Ma mère était assise à l'opposé, côté couloir. Elle buvait du café, le petit doigt en l'air, en clignant des yeux. Elle déclara qu'elle avait hâte de fumer une cigarette après l'atterrissage. Elle avait des boucles d'oreilles en or serties de turquoises, qu'elle avait achetées au Maroc l'année précédente. Elle y était allée à Noël pour échapper au tumulte. Stian avait pleuré le jour de son départ, ce qui lui avait donné si mauvaise conscience que, dès le premier jour sur place, elle avait acheté des jouets et des vêtements exclusivement pour lui. Lorsqu'elle avait passé un coup de fil le soir de Noël, Stian, ayant oublié qu'elle était partie, crut qu'elle appelait pour dire qu'elle allait bientôt arriver. Elle était de nouveau rongée de remords quand je repris le



## *La Tour d'arsenic*

combiné, alors que Stian était déjà plongé dans ses cadeaux. Comme maintenant : les mains agiles, le regard concentré, il assemblait les briques de Lego pour en faire un avion, sur la tablette. Il le fit tourner en l'air en imitant le bruit des moteurs, tandis que ma mère réitérait son envie d'une cigarette. À quoi bon boire du café et manger des muffins à la confiture, si on ne pouvait pas ensuite avoir le goût du tabac dans la bouche, déclara-t-elle, on n'en avait pas pour son argent.

La mer et le ciel prirent fin, se transformèrent en terrain plat, le nord de l'île de Sjælland, puis Amager et Kastrup. Le train d'atterrissage s'abaissa, la soudaine résistance à l'air provoqua une secousse de la carlingue.

– C'est possible de s'appeler seulement Ib ? demanda Stian.

– Il y a beaucoup de gens qui portent ce nom-là au Danemark. Et les femmes se nomment Iben.

J'épinglai le pin's à son blouson, puis lui caressai les cheveux et la joue. Ma mère ajouta :

– Il y a aussi des femmes qui s'appellent Iben en Norvège, mais pas d'hommes qui s'appellent Ib, en tout cas pas que je sache. Mais en Norvège il y a des hommes qui s'appellent Inge, et ça c'est un nom de femme au Danemark. Et Kari est un nom de femme en Norvège, mais en Finlande c'est un nom d'homme.

– Je ne connais personne d'autre qui s'appelle Ruby, reprit Stian.

– Quand on sera au Danemark, les gens prononceront « Rouby », mon chéri. C'est bizarre, hein ?

J'observais son profil. Elle avait un port droit et fier. Seuls quelques plis sous le menton attestaient son âge. Les boucles

*La Tour d'arsenic*

d'oreilles se balançaient au rythme des moteurs. Stian la regarda aussi, sans rien dire.

– On a du fromage de chèvre pour oncle Ib et tante Lotte, dis-je en lui caressant à nouveau les cheveux.

Il esquiva ma main et imita le bruit de l'avion.

– Ça coûte très cher au Danemark, et ils adorent ce fromage-là, ajoutai-je.

– Le Danemark, c'est *l'étranger*?

– Oui.

– Mais on comprend ce qu'ils disent? Les mots, continua Stian.

– Peut-être pas vraiment tous, rétorquai-je.

– J'ai mal aux oreilles, gémit-il.

Grand-mère ne pesait que quarante-quatre kilos à sa mort, avait expliqué Ib à ma mère au téléphone.

Maman, Ib et Lotte s'étreignirent au milieu du hall d'arrivée en se regardant joyeusement droit dans les yeux. On aurait dit qu'ils dansaient. Je pensai aux quarante-quatre kilos auxquels ils attachaient soudain de l'importance, parce que c'était devenu une masse inerte que le sang n'irriguait plus. Quarante-quatre kilos de matière organique, de presque quatre-vingts ans d'âge. Ils s'étreignaient et évoluaient en cercle, d'abord sans dire un mot. Cela ressemblait à une sorte de ronde. Je tenais Stian par la main en me demandant à quoi ressemblaient les quarante-quatre kilos à cet instant.

Stian était silencieux au milieu de ce chaos de bienvenue, de bagages, de fleurs, de drapeaux danois en papier, de rires, de caresses, de gens qui se précipitaient les uns vers les autres, d'autres qui restaient seuls devant le tapis à bagages encore

## *La Tour d'arsenic*

immobile. Au-delà des larges baies vitrées, Copenhague attendait.

Ce fut Ib qui se libéra le premier et tendit les bras vers lui. Stian se blottit contre moi et enfouit son visage contre la poche de ma veste, mais Ib le souleva de terre et le fit tourner en l'air.

– Je suis oncle Ib ! s'écria-t-il. Ton oncle IB !

Lotte parcourut lentement les quelques mètres qui nous séparaient. Elle dansait encore, en s'apprêtant à m'inviter. Elle passa les bras autour de moi et me balança d'un côté et de l'autre, comme dans un berceau. Elle avait les yeux cernés, le teint pâle, les cheveux luisants, striés de gris. Je cherchai à dire une banalité, mais par chance j'y échappai lorsque maman se mit à crier que les bagages arrivaient.

Lotte avait décoré la table avec des fleurs du jardin. Non pas des œillets blancs de deuil, mais des asters et des bambous en fleur. Tous les bambous de la terre fleurissent en même temps dans le monde entier. Tous les cent ans, certes, mais c'était juste le moment. Ils n'étaient pas particulièrement beaux, mais ils trônaient dans un vase en tant que phénomène botanique simultané que nous admirions et qui nous laissait pantois. Nous mangeâmes de la viande danoise sous toutes ses formes, entière, hachée, fumée, bouillie et marinée, et nous bûmes du vin de Californie servi dans des carafes au goulot béant.

– Les bouteilles vides peuvent servir de vases, déclara Lotte.

Maman sourit en mastiquant la bouche ouverte. Ses boucles d'oreilles bringuebalaien. Elle veillait à ce que Stian ait son assiette bien garnie, qu'il ne mange pas d'oi-

## La Tour d'arsenic

gnon cru qui lui irritait le nez. Elle dit qu'elle avait hâte de se rendre là-bas ensuite. Lotte pensait que nous pourrions y dormir, car ils n'avaient pas beaucoup de place chez eux. Elle avait fait nos lits et nettoyé la salle de bains.

– Dire qu'on va enfin pouvoir dormir la nuit! s'exclama Lotte. Dire qu'Ib ne sera plus obligé d'y aller à vélo en simple pyjama parce qu'elle a perdu son briquet sous le lit, qu'elle ne retrouve plus ses lunettes qu'elle a sur le nez, ou qu'elle croit qu'un assassin rôde dans le jardin.

– Un assassin? demanda Stian.

– Pas pour de vrai, le rassurai-je.

La maison de grand-mère n'était située que deux pâtés de maisons plus loin. Maman ne s'inquiétait pas du tout de devoir coucher là-bas après toutes ces années d'absence. Elle vida son verre de vin et ses pommettes se teintaient de rose. Ses yeux gris devenaient noirs comme du charbon. Elle était blonde et belle. Elle dit se sentir tellement libre.

– Oui, et comment crois-tu qu'on se sent, *nous*? s'esclaffa Ib. Nous qui l'avons *eue* sur le dos constamment?

– Oh! fit maman.

Ce « Oh! » exprimait la reconnaissance de la tâche qu'ils avaient accomplie, ainsi qu'une grosse part de mauvaise conscience qu'elle était assez magnanime pour leur témoigner.

Stian souriait, mangeait et évitait mon regard. Il avait manifestement décidé d'adopter l'humeur des plus gais. Il était bien trop petit pour comprendre qu'il était à moi, à moi seule. Quelques jours auparavant, j'étais au troisième rang. J'étais désormais au deuxième. Le temps me rattrapait. En

## *La Tour d'arsenic*

que devaient penser les spectateurs. Ils devaient l'implorer, la supplier de bientôt en finir.

Si maintenant elle voyait ses enfants en train de rire dans son propre salon ! Ici on n'apercevait pas beaucoup de mouchoirs, uniquement ma serviette mouillée à la suite de ma crise d'éternuements. J'aurais dû monter sur une chaise et lire tout haut le poème que j'avais dans mon sac, recopié dans un livre que j'avais reçu de grand-mère plusieurs années auparavant. Elle-même adorait prendre de la hauteur quand elle avait besoin de pathos. Elle était capable de se lever au milieu du repas, de monter sur sa chaise, de joindre les mains sur sa poitrine, de lever au plafond des yeux que le vin faisait briller, petite silhouette ronde à l'époque, que je regardais d'un air ravi, en riant et en battant des mains, tandis que les autres lui demandaient de descendre. Elle ne se rasseyait jamais avant d'avoir fini.

J'ignore dans quel but j'avais recopié ce texte, je pensais peut-être qu'il y aurait moyen de le lire à haute voix dans la chapelle. Je leur souhaitai bonne nuit. Ils le remarquèrent à peine. Ils riaient d'autre chose, d'un autre souvenir. Je me brossai les dents et ôtâi les traces de mascara sur mes joues. Je me raccrochai au goût du dentifrice dans la bouche, pris dans mon sac la feuille un peu froissée et sortis dans le jardin. Ils ne se rendirent même pas compte que la porte se refermait derrière moi. Et là, sous la pergola, je lus à voix basse ce que je n'aurais pas la possibilité de lire tout haut jeudi dans la chapelle, j'en étais bien consciente. Je murmurai, mais, en dépit du manque de résonance, je parvins à donner le ton et à accentuer correctement. À mes oreilles cela sonnait danois. Danois et coulant, comme si on avait une pomme de terre chaude dans la gorge.

## *La Tour d'arsenic*

*Nous ne comprenons pas que ton pouls se soit arrêté,  
Nous n'avons pas eu le temps de te dire adieu.  
Mais de tes amis les affectueuses pensées  
Veillent auprès de ton lit silencieux.  
Paix à ton âme! Nous ensevelirons  
Ta poussière dans l'amour.*

Si je n'avais pas trop bu, j'aurais été capable de remplacer au pied levé tous les *nous* par *je*. Les larmes aux yeux, je soulevai une tige de rosier et la glissai parmi d'autres, mais j'avais le nez encore tellement bouché que je ne sentais guère le parfum des fleurs.

Elle aurait aimé cela. Oui, elle aurait aimé aussi bien l'interprétation que le fait d'avoir pris la peine, à Oslo, de recopier le poème dans le livre qu'elle m'avait elle-même offert. Elle aurait applaudi, m'aurait caressé toutes les parties du corps qu'elle touchait jadis pour me costumer, et elle serait allée chercher un sucre d'orge qu'elle aurait fourré entre mes lèvres rouges. J'aurais laissé le bonbon me gonfler la joue et elle aurait appuyé dessus pour le faire passer dans l'autre. Nous aurions éclaté d'un rire plein d'extase, sans qu'elle quitte mon regard des yeux.